

## Femmes et anarchistes : De Mujeres libres aux anarchaféministes

Nicole Beaurain, Christiane Passevant

### Abstract

*Nicole Beaurain, Christiane Passevant, From the Mujeres libres to the Anarchafeminists*

*Like other political groups and tendencies, anarchism has experienced a contradiction between theory and practice even as it demands freedom and equality for all, including between the sexes. The women's liberation movement has played an essential role in social revolution in the twentieth century, as the experiences of the Mujeres libres in the Spanish Revolution of 1936 and the emergence of anarchafeminism in the United States has shown. In France in recent years, anarchafeminism has developed, although with a certain amount of difficulty.*

### Citer ce document / Cite this document :

Beaurain Nicole, Passevant Christiane. Femmes et anarchistes : De Mujeres libres aux anarchaféministes. In: L'Homme et la société, N. 123-124, 1997. Actualité de l'anarchisme. pp. 75-90.

doi : 10.3406/homso.1997.2880

[http://www.persee.fr/doc/homso\\_0018-4306\\_1997\\_num\\_123\\_1\\_2880](http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1997_num_123_1_2880)

Document généré le 16/10/2015

# Femmes et anarchistes

## De Mujeres Libres aux anarchaféministes

Nicole BEURAIN et Christiane PASSEVANT

Si l'on excepte l'un des pères fondateurs de l'anarchisme, Proudhon — que certaines de ses phallophrases rendent digne de figurer au panthéon de la misogynie 1 —, les anarchistes revendiquent la liberté et l'égalité pour tous les individus, ce qui induit l'égalité entre les sexes. La plupart des théoriciens sont à ce propos sans ambiguïté, qu'il s'agisse de Bakounine :

« il n'est point d'autre principe moralisateur, ni pour la société ni pour l'individu, que la liberté dans la plus parfaite égalité 2. » « Je ne suis vraiment libre que lorsque tous les êtres humains qui m'entourent, hommes et femmes, sont également libres 3. »

Ou de Malatesta :

« [...] combattons la prétention brutale du mâle qui se croit le maître de la femelle, combattons les préjugés religieux, sociaux et sexuels 4 ».

Cependant, il n'y a pas pour les anarchistes une question spécifique féminine : la libération des femmes est conçue et comprise dans le problème plus général de la libération de la personne humaine. Or, la mise en œuvre de ces principes reste

---

1. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques unes de ces perles qui mériteraient de figurer au programme du FIS : « La femme en elle-même n'a pas de raison d'être. Elle est une sorte de moyen terme entre l'homme et le reste du monde animal. Sans l'homme, elle ne sortirait pas de l'état bestial. » Et encore : « L'homme et la femme ne vont pas de compagnie. La différence des sexes élève entre eux une séparation de même nature que celle que la différence des races met entre les animaux. Aussi, loin d'applaudir à ce qu'on appelle aujourd'hui émancipation de la femme, inclinerais-je bien plutôt, s'il fallait en venir à cette extrémité, à mettre la femme en réclusion. ». « Si l'homme a reçu la supériorité d'intelligence sur la femme, c'est pour en user. Intelligence et caractère oblige. S'il a reçu la supériorité de force, c'est aussi pour en exercer les droits. Force a droit, force oblige. » Ces citations sont extraites de l'ouvrage de Benoîte GROULT (*Cette Mâle assurance*, Paris, Albin Michel, 1993) qui ne donne pas ses sources.

2. Michel BAKOUNINE, *Catéchisme révolutionnaire*, Anthologie de Daniel GUÉRIN, *Ni dieu ni maître*, Paris, Delphes, 1993.

3. Michel BAKOUNINE, « Dieu et l'État » [1882], in *Œuvres*, t. I, Paris, Stock + Plus, 1980, p. 312-313.

4. Errico MALATESTA, « Le problème de l'amour », paru dans *La Question sociale*, Paterson, USA, 6-1-1900, reproduit dans Errico MALATESTA, *Articles politiques*, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 », 1979.

problématique tant sur le terrain militant que dans la vie privée et, comme beaucoup d'autres courants et partis politiques, l'anarchisme a connu et connaît un décalage entre théorie et pratique. L'évolution d'une société, dit-on souvent, se mesure au degré d'émancipation des femmes : même si la pensée anarchiste prône l'égalité des sexes, il semble que sur ce point précis les libertaires aient encore du chemin à parcourir. C'est du moins ce que laisse à penser le slogan « *If You're Dissing the Sisters, You Ain't Fighting the Power* » [« Si tu ne respectes pas les compagnes <sup>5</sup>, tu ne combats pas le pouvoir »] que les féministes noires des États-Unis inscrivaient sur leur badges au début des années quatre-vingt-dix.

Emma Goldman déjà avait mis en évidence la persistance de « l'instinct de propriété du mâle <sup>6</sup> », même parmi les révolutionnaires : « dans son égocentrisme, l'homme ne supportait pas qu'il y eût d'autres divinités que lui. » Une analyse qu'elle développe dans *La tragédie de l'émancipation féminine* <sup>7</sup>.

À l'appui de cette remarque, on peut citer celles de militantes anarchistes lyonnaises des années trente : « J'ai souvent dit à mon mari que les anarchistes sont contre l'autorité des autres pour imposer la leur dans leur foyer <sup>8</sup>. » Une critique répétée quand il s'agit de constater la division domestique du travail ou l'exercice de l'autorité au sein du couple : « Il est possible que mon mari me considérait comme son égale, n'empêche qu'entre nous, il voulait toujours avoir raison <sup>9</sup>. »

Même au sein du mouvement anarchiste, les femmes ont souvent dû compter sur leurs propres forces pour imposer cette égalité trop théorique à leurs yeux. La revendication d'une égalité entre les sexes reste un sujet de controverse dans les mouvances révolutionnaires comme au sein de la société. Si l'élan révolutionnaire réapparaît épisodiquement suivant une logique conjoncturelle quasi imprévisible, les réalisations d'une pratique véritablement libertaire et égalitaire en matière des rapports entre femmes et hommes sont encore plus épisodiques.

Il existe cependant des expériences historiques essentielles pour comprendre l'idéal que représente l'anarchisme dans la vision d'une société future de liberté et d'égalité, où le mouvement pour l'émancipation des femmes a joué un rôle central dans l'action socialement révolutionnaire. À la lumière de la difficulté de cette lutte menée à l'intérieur de la lutte révolutionnaire, il est intéressant d'examiner deux de ces expériences préfigurant des rapports sociaux où la différence entre les sexes était refusée comme critère de pouvoir : le mouvement Femmes libres, qui s'est développé pendant la Révolution espagnole de 1936 et l'émergence de l'anarchaféminisme aux États-Unis vers la fin des années soixante-dix. Ces deux moments sont exemplaires en ce qu'ils ont illustré une concrétisation des idées égalitaires dans la lutte même. Il n'en demeure pas moins que l'observation oblige à faire ce constat : les idées et la pratique de ces expériences historiques rencontrent encore de la résistance au sein même des

5. « Sister », argot *black*, traduit ici par « compagne ».

6. Emma GOLDMAN, *Épopée d'une anarchiste*. New York 1886 — Moscou 1920, Paris, Hachette, 1979, p. 91.

7. Emma GOLDMAN, *La tragédie de l'émancipation féminine*, Syros, Paris, 1978, p. 63.

8. Claire AUZIAS, *Mémoires libertaires*. Lyon 1919-1939, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 254.

9. *Ibidem*, p. 254.

mouvements anarchistes. D'où l'intérêt de la résurgence depuis quelques années d'un courant féministe dans la mouvance anarchiste en France.

### ***Mujeres Libres, une avancée exemplaire des femmes vers l'émancipation***

En Espagne comme ailleurs, les anarchistes revendiquent la liberté et l'égalité complète, à tous les niveaux, entre l'homme et la femme, et préconisent la liberté sexuelle (plus exactement l'union libre en lieu et place du mariage : ce qui n'a rien à voir avec le libertinage...), ainsi que l'indépendance économique des femmes qui seule peut leur permettre de s'émanciper de concert avec les hommes. Dans cette optique, l'éducation des femmes a toujours été l'une de leurs préoccupations dominantes : il s'agissait de leur donner une conscience sociale, de leur faire prendre conscience de leur situation d'ouvrière et de la nécessité de se syndiquer.

Théoriquement dans la vie militante, on ne faisait aucune différence entre hommes et femmes ; il n'empêche que, bien que les femmes aient été très actives au sein de la CNT (Confederación Nacional del Trabajo), le grand syndicat anarchiste espagnol <sup>10</sup>, aucune d'entre elles n'est parvenue à la notoriété. Le mouvement anarchiste espagnol a néanmoins connu de grandes figures féminines comme Teresa Claramunt, une ouvrière du textile, ou Federica Montseny, intellectuelle et fille d'intellectuel, mais elles constituent des exceptions. Ceci s'explique par le fait qu'au sein du mouvement, dans les pratiques comme dans les mentalités, l'égalité entre hommes et femmes se situait surtout au niveau des principes. Pourtant, dans les années trente, années de grande agitation politique et d'effervescence intellectuelle en Espagne où l'on débattait de tout, en particulier à la CNT, la question sexuelle, comme on l'appelait à l'époque, et le problème de l'égalité des droits des femmes avaient fait l'objet de grands débats dans la presse libertaire, et les polémiques faisaient rage au sein des organisations anarchistes. Toutes ces discussions et controverses amenèrent les femmes anarchistes à prendre conscience de leur condition, c'est-à-dire à constater que dans leur vie professionnelle et familiale <sup>11</sup>, comme dans les pratiques militantes, leurs compagnons étaient loin de mettre en pratique les grands principes libertaires concernant l'égalité des sexes. D'où la décision de certaines militantes de se joindre au mouvement Mujeres Libres.

C'est ce que précise la militante anarchiste Pepita Carpena qui raconte ainsi l'expérience qu'elle a vécue alors :

« Les femmes de la CNT se sont organisées en Femmes libres en avril 1936. Ces femmes-là étaient des féministes avant l'heure. Elle s'étaient syndiquées à la CNT, mais

---

10. Il faut rappeler ici que le mouvement anarchiste espagnol, et c'est sa particularité fondamentale, loin d'être une organisation marginale était une organisation de masse à composante majoritairement ouvrière et paysanne — la CNT comptait au début de la guerre civile entre 1 200 000 et 1 500 000 adhérents. Il s'agit là d'un exemple unique dans l'histoire du mouvement ouvrier.

11. « Parce qu'en Espagne, les hommes par exemple n'allaient pas faire les courses. Maintenant oui, mais à l'époque pas du tout. Même les Espagnols qui se sont retrouvés en France, ils ne prenaient pas le panier. C'était un déshonneur de prendre le panier et d'aller faire les courses. » Extrait de l'interview de Pepita CARPENA, « Espagne 1936 : « Femmes libres », un mouvement féministe, prolétarien et libertaire », *Peuples méditerranéens*, n° 22-23, janvier-juin 1983 : « Femmes de la Méditerranée », p. 63-78.

elles avaient pris conscience de leur rôle de femmes et de la nécessité d'une organisation de femmes. Il y avait alors beaucoup de machisme chez les hommes en général. Les copains de la CNT eux acceptaient volontiers qu'une femme vienne au syndicat. [...] Le problème des féministes de la CNT s'est posé au contact du militantisme : elles se sont aperçues que ces hommes qui étaient libertaires l'étaient un peu moins quand ils étaient à leur foyer. Ils ne le faisaient pas exprès. Ils avaient été élevés comme ça et n'en avaient pas conscience 12. »

*Mujeres libres* (« Femmes libres ») est un mouvement issu d'une revue hebdomadaire d'inspiration libertaire, créée à Madrid en avril 1936, peu de temps avant la révolution, par trois femmes, respectivement journalistes et médecin : Lucia Sanchez Saornil, Mercedes Comaposada et Amparo Poch y Gascón. *Femmes Libres*, qui a publié treize numéros, se voulait une revue de réflexion générale, un lieu de débat sur des thèmes qui ne se limitaient pas aux problèmes féminins, mais où l'on abordait les thèmes politiques. C'était en même temps un instrument de propagande libertaire et d'information sur le mouvement lui-même. Parallèlement à la revue, *Femmes Libres* a également édité un certain nombre de brochures de vulgarisation destinées à un public plus large, traitant du développement de l'enfant, de l'éducation, etc. *Femmes libres* se transformera très vite en mouvement et regroupera jusqu'à trente mille adhérentes.

L'Espagne avait précédemment connu d'autres mouvements féministes mais l'originalité de Femmes libres, organisation pionnière, c'est d'avoir voulu et réussi à regrouper des féministes majoritairement ouvrières, alors que le propre de la plupart des mouvements féministes d'hier et d'aujourd'hui, en Espagne comme ailleurs, était/est de recruter leurs membres principalement dans la bourgeoisie (on peut parler d'un « féminisme bourgeois »), ou dans les classes moyennes. Le mouvement Femmes libres était et reste original d'abord à ce titre. Il l'était aussi dans les objectifs qu'il se fixait et où il se démarquait des organisations féministes traditionnelles. Tandis que pour ces dernières, il n'était pas question de remettre en cause le rôle traditionnel de la femme ou les structures sociales qui l'enfermaient dans sa condition de dépendance, mais simplement d'élever leur niveau de connaissances afin de mieux remplir leurs rôles d'épouses et de mères, Femmes libres au contraire, qui se veut un mouvement politique rattaché idéologiquement à l'anarchisme, remet en cause ces structures et s'il s'adresse aux femmes du peuple, c'est pour leur faire prendre conscience d'elles-mêmes en tant que femmes, en tant que productrices et les amener aux idées libertaires. Femmes libres se propose de « créer une force féminine consciente et responsable qui se comporte comme avant-garde de la révolution 13. » La révolution sociale doit révolutionner aussi la condition des femmes qui doivent soutenir deux combats pour abolir les rapports d'exploitation, l'un à l'extérieur, contre la société telle qu'elle est, l'autre à l'intérieur contre la famille elle-même (parents, mari, enfants...). Il s'agit d'« émanciper la femme du triple esclavage auquel, généralement, elle a été et continue à être soumise : esclavage de l'ignorance, esclavage en tant que femme et esclavage en tant que productrice 14 ».

---

12. Pepita CARPENA et Nicole BEAURAIN, « Espagne 1936 : « Femmes libres », un mouvement féministe, prolétarien et libertaire », *Peuples méditerranéens*, n° 22-23, janvier-juin 1983 : « Femmes de la Méditerranée », p. 63 78.

13. Cité par Bartolomé BENNASSAR, *Histoire des Espagnols, VI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1992, p. 828.

14. Mary NASH, *Femmes libres. Espagne 1935-1939*, Paris, La pensée sauvage, 1977.

Le but de Femmes libres n'était pas d'émanciper la femme en général mais les femmes du peuple en particulier. Il ne s'agissait pas non plus pour elles de mener une guerre contre les hommes mais de se préparer à transformer révolutionnairement la société à leurs côtés, donc de former des individus conscients qui pourraient prendre part à la lutte et militer aux côtés des hommes. Le mouvement se voulait une sorte d'école d'apprentissage à la vie professionnelle, sociale et politique, afin de donner aux femmes du peuple les conditions de leur indépendance et de leur autosuffisance (jusqu'au droit de se battre sur le front avec des armes...), et les sauver « de la dictature, de la médiocrité : tâche culturelle et constructive pour gagner la guerre et faire la révolution 15 ». Ce qui constituait dans l'Espagne de l'époque une remise en cause totale des rôles dévolus à la femme, vouée à la famille, aux enfants et au sacro-saint foyer.

« Avec Femmes libres, raconte Pepita Carpena, j'ai pris conscience du fait que [...] c'était très difficile de chasser de l'esprit des hommes l'idée que la femme devait rester à la maison et ne servir qu'à faire les enfants, à être la « compagne ». [...] C'est après y avoir adhéré que je me suis rendue compte que toutes ces femmes qui venaient chez elles porter leurs doléances étaient incapables de le faire parmi les hommes 16. [...] Dans la CNT et dans le mouvement libertaire en général, les problèmes de relations entre les sexes ne se posaient pas avec autant d'acuité que dans les autres mouvements mais ils se posaient. [...] Les Femmes libres, contrairement aux féministes bourgeoises, que je n'ai pas connues, alliaient la lutte sociale et politique au féminisme et elles ont lutté contre le machisme même chez les libertaires. Parce qu'ils avaient beau dire que l'homme et la femme, c'était la même chose, des égaux, le machisme existait quand même. Les copains étaient très contents d'avoir une compagne qui les comprenne eux, en tant que militants, mais pas qu'elle soit militante. Ils pensaient toujours que les femmes n'étaient pas capables sauf quelques-unes. [...] Les hommes pensaient qu'elles ne comprenaient rien aux problèmes économiques et sociaux. La plupart d'ailleurs n'avaient pas de compagnes militantes. Ceux qui avaient des femmes militantes... eh bien, elles étaient là pour recevoir tous les copains qui arrivaient, faire la bouffe, faire les hôtesse. C'est vrai aussi que les militants étaient souvent en prison. [...] et par conséquent ils avaient besoin d'une compagne qui soit toujours là pour les coups durs. Si leurs femmes étaient aussi militantes on pouvait les arrêter et alors... [...] « Les copains de la CNT ne voyaient pas plus loin que donner aux femmes une conscience sociale. [...] Ils voulaient que les femmes prennent conscience de leur situation d'ouvrière et de la nécessité de se syndiquer. Chez les anarchistes, on approfondissait les problèmes de la femme en tant que militante, on parlait de la liberté sexuelle. On allait au-delà de la condition de la femme au travail 17. »

Évidemment constituée en dehors de tout ordre hiérarchique, Femmes libres était une organisation fédérative et fonctionnait sur le modèle libertaire de l'autogestion et de l'autonomie des différents groupes. Organisation indépendante, Femmes libres s'était constituée en dehors de la volonté de la CNT qui, non seulement ne l'a jamais totalement admise, mais avait même tenté, contre ses propres principes (il n'y a pas de problème de différence des sexes chez les libertaires...) de créer une section femmes, comme le

---

15 Mary NASH, *Femmes libres. Espagne 1935-1939*, Paris, La pensée sauvage, 1977.

16. Il s'agit d'une observation constante dans l'histoire des mouvements féministes.

17. Pepita CARPENA et Nicole BEURAIN, « Espagne 1936 : « Femmes libres », un mouvement féministe, prolétarien et libertaire », *Peuples méditerranéens*, n° 22-23, janvier-juin 1983 : « Femmes de la Méditerranée », p. 63-78.

rappelle Pepita Carpena qui raconte dans quelles circonstances elle a rejoint le mouvement :

« À seize ans, quand la guerre a commencé, j'étais donc à la CNT et aux Jeunesses libertaires. Je n'avais pas de problème avec les camarades jusqu'à ce qu'ils aient besoin de porter la contradiction aux femmes communistes. Au lieu de le faire en tant qu'organisation libertaire où la différence des sexes n'existait pas, ils ont cru bon que ce soient des femmes qui portent la contradiction aux femmes communistes. Or, d'une part, ils n'avaient pas à féminiser le problème qui, en l'occurrence, concernait aussi bien les femmes que les hommes, et à créer une section de femmes au sein de l'organisation. D'autre part, si c'était un problème qui concernait spécialement les femmes, ils oubliaient tout simplement qu'il y avait Femmes libres 18. »

Femmes libres ne relevait donc que d'elle-même, à la différence de nombre d'organisations féminines constituées à l'initiative des partis, exhibées, manipulées par des directions politiques masculines.

Femmes libres entreprit d'abord une campagne d'information et de propagande parmi les femmes et dans le même temps, une lutte contre l'analphabétisme en assurant, dans son institut comme dans ses divers groupes, une formation élémentaire et en organisant des stages professionnels où l'on formait des infirmières, des puéricultrices, des secrétaires, etc. Femmes libres créa des bibliothèques, des garderies écoles pour les enfants de réfugiés, les enfants abandonnés mais aussi pour les enfants dont les mères travaillaient. Elle organisa des crèches gratuites dans les usines et les quartiers ouvriers et des réfectoires pour adultes. Dans un ordre d'idées moins traditionnel, Femmes libres organisa des sections de travail féminin, et même un syndicat de femmes dans les services de transport et d'alimentation de Madrid et Barcelone. Une colonne Femmes libres, armée de machines à coudre, à laver, à repasser, fut même envoyée au front.

Éducation, cuisine, couture, lavage, repassage, etc. : on pourrait croire en énumérant ces activités qu'elles étaient une remise en cause des objectifs initiaux de Femmes libres : mais la participation des femmes à l'effort commun était une exigence de la guerre, une guerre qui s'inscrivait dans la perspective d'une victoire de la révolution, de l'instauration d'une société plus juste. Et Femmes libres se devait de soutenir cet effort. On peut cependant voir un aspect positif dans ces activités traditionnellement féminines, en ce sens qu'exercées collectivement, et en dehors du cadre du foyer, elles contribuaient à intégrer les femmes à la vie sociale, à donner une finalité politique à leur action, qu'elles allaient donc dans le sens de leur émancipation.

Il faut préciser ici, et il suffit pour s'en rendre compte de regarder les actualités cinématographiques de l'époque, que la guerre d'Espagne, ou la révolution espagnole, a vu les femmes surgir sur la scène de l'histoire 19 dans leur toute neuve modernité ; en pantalons (des salopettes, une révolution...), elles sont partout : sur les barricades d'abord, distribuant les vivres, les médicaments ; à l'information ; dans les usines d'armement où elles fabriquent des balles et des pièces de fusils. En règle générale, la

---

18. Pepita CARPENA et Nicole BEAURAIN, « Espagne 1936 : « Femmes libres », un mouvement féministe, prolétarien et libertaire », *Peuples méditerranéens*, n° 22-23, janvier-juin 1983 : « Femmes de la Méditerranée », p. 63-78.

19. Et ce dans les deux camps, quoiqu'avec des représentations différentes : apologie de la famille et du rôle « complémentaire » des femmes, dans le camp nationaliste où, sur le plan des pratiques, leurs énergies étaient quand même réquisitionnées.

guerre avait obligé la plupart des femmes à se mettre au travail, à remplacer les hommes dans les fermes comme dans les usines ; certaines d'entre elles s'étaient même engagées et participaient aux opérations militaires avec (et au même titre que) les hommes, notamment dans les milices anarchistes ; elles en seront cependant exclues à partir de 1937. Il nous faut constater une fois de plus que les guerres et les révolutions, même si elles sont souvent suivies de périodes de régression, ont souvent constitué pour les femmes un terrain favorable à leur affirmation et à la conquête de nouveaux droits : ainsi, lors de la brève participation des anarchistes au gouvernement (1936-1937), les femmes avaient obtenu l'égalité des droits — dont la pleine capacité juridique —, la légalisation du mariage après dix mois d'union, l'information sur le contrôle des naissances et le droit à l'avortement.

Parmi les actions entreprises par Femmes libres, il ne faut pas oublier sa lutte contre la prostitution — et non contre les prostituées — action qui va bien dans le sens des principes qui l'animaient : car comment pouvait-on à la fois prôner la liberté de la femme, la liberté de l'amour (Femmes libres condamnait fermement le mariage) et accepter l'existence de la prostitution ? Pour lutter contre ce qui constituait à l'époque un problème social important, Femmes libres lança une campagne de propagande dissuasive auprès des hommes et fonda des centres libérateurs de la prostitution pour les prostituées qui souhaitaient abandonner leur condition. Ces centres proposaient un traitement médico-psychiatrique, un traitement psychologique et éthique pour encourager le sentiment de responsabilité, une orientation et une formation professionnelle, enfin un soutien moral et matériel aux femmes, même après avoir quitté le centre. Ce qui fait dire à Pepita Carpena, entrée en 1934 à la CNT :

« Pendant la révolution, tous ces problèmes, crèches, habitat, libération de la femme, nous les avons posés... Je peux dire avec rage parce qu'en trois ans on a voulu faire le travail de vingt ans et cela n'a pas été possible. Mais quand même il en est resté des choses si bien que je suis fière d'avoir vécu la révolution espagnole parce qu'en trois ans de révolution j'ai vécu vingt ans de ma vie ! »

### ***L'anarchaféminisme aujourd'hui : la connexion américaine***

Le renouveau du féminisme aux États-Unis se situe dans la continuité d'un mouvement progressiste brisé dans son élan par la répression sous le maccarthisme de l'après-guerre. Après la Seconde Guerre mondiale, les femmes avaient non seulement été renvoyées dans leurs foyers pour laisser la place dans les usines aux soldats démobilisés, mais, pendant ces années de plomb, le féminisme avait été exclu du débat politique au même titre que toute revendication radicale ou de gauche. C'est pourquoi la participation des femmes à la lutte pour les droits civiques des Américains-africains entre 1955, début du mouvement organisé, et 1965<sup>20</sup>, a joué un rôle primordial dans la résurgence du féminisme — comme à la fin du siècle dernier, lorsque le mouvement des suffragettes s'était inspiré du mouvement abolitionniste. Les modalités de cette participation et ses ramifications ont été complexes, combinant des expériences de milieux différents et contribuant progressivement à une prise de conscience et à la formation d'un sentiment de force collective. Sara Evans l'explique ainsi :

---

20. *Civil Rights Act Of 1964* et, 1965, *Voting Rights Act*. Ces deux lois mirent fin au mouvement



« [...] la communauté qui s'est organisée dans le Nord du pays a offert de nouveaux modèles qui ont renforcé les expériences menées dans le Sud. Cela a donné l'image d'une femme qui reconnaît l'oppression qu'elle subit, la nomme, et ainsi se lève contre ce qu'elle représente, cassant les schémas habituels de passivité et acquérant un respect nouveau au sein du processus de remise en question. L'image puissante de la « mama » du Sud a aussi pénétré le mouvement du Nord. [...] Il y avait surtout cette contradiction d'accomplir la plupart des tâches concrètes de l'organisation tout en restant dans l'ombre. Les femmes étaient efficaces, mais les hommes étaient les vedettes 21. »

Pendant les années soixante, les femmes ont participé aux luttes qui ont alors émergé, sur les campus universitaires, dans la mouvance « Black Power » — qui avait succédé au mouvement pour les droits civiques —, au sein du mouvement contre la Guerre au Vietnam, constitué à partir de 1965. Leur engagement s'est révélé exaltant mais aussi frustrant : tandis que les hommes tenaient le devant de la scène médiatique, elles étaient généralement reléguées au second plan et n'en accomplissaient pas moins les tâches, sans pour autant assumer les responsabilités du leadership. Certaines en firent la remarque et s'attirèrent cette réponse brutale de Stokely Carmichael : « Il y a une position pour la femme au sein du SNCC (Student Non Violent Coordinating Committee) : sur son dos (*prone*). » Quant aux Black Panthers, ils assignaient aux femmes un rôle important dans la lutte : inspirer aux hommes l'esprit révolutionnaire en leur faisant un chantage au sexe s'ils manquaient d'ardeur révolutionnaire. Autrement dit le « *pussy power* » (le pouvoir de la chatte).

Le sexisme qui était de mise dans la lutte pour l'émancipation sociale a finalement provoqué une scission fatale dans ces mouvements. Comme la militante Cathy Wilkerson l'écrivait en juillet 1969, « les femmes ne pourront pas jouer de rôle important dans les luttes tant qu'elles seront assujetties à des tâches dans un mouvement qui, en pratique, ne combat pas la suprématie masculine 22. » Au dernier congrès du Students for a Democratic Society (SDS) en 1969, auquel participaient les membres d'autres groupes de gauche importants, tels que les Black Panthers et le Progressive Labor Party, les militantes refusèrent de continuer à jouer les faire-valoir et à tenir les rôles d'arrière-plan. Le SDS s'est alors scindé en trois tendances, perdant ainsi sa cohésion et son influence et accélérant la déliquescence que la nouvelle Gauche des années soixante connaissait depuis la fin de la lutte pour les droits civiques, l'arrêt de la guerre du Vietnam et l'anéantissement des Black Panthers.

Paradoxalement, la nouvelle Gauche en tant qu'avant-garde révolutionnaire avait été brisée en grande partie par une nouvelle vague de féminisme réformiste et bourgeois qui s'était développé pendant les années soixante. Entre la publication du livre, *La Mystique féminine* de Betty Friedan en 1962, la création de la National Organization of Women (NOW) en 1966, et les actions médiatiques spectaculaires (interruption de concours de beauté, incendies publics de soutiens-gorge, etc.) en 1968 et 1969, le féminisme nord-américain avait gagné en ampleur. Des « groupes pour la prise de conscience » (*consciousness-raising groups*) s'étaient constitués un peu partout dans le pays pour

---

21. Sara EVANS, *Personal Politics : The Roots of Women's Liberation in the Civil Rights Movement and the New Left*, New York, Alfred A. Knopf, 1979, p. 148-149.

22. Cathy WILKERSON, « Toward a Revolutionary Women's Militia » 8 juillet 1969, *New Left Notes* in Harold Jacobs, *Weatherman*, San Francisco, Ramparts Press, 1970, p. 96.

traquer et démasquer le sexisme au quotidien. À ce niveau, le féminisme avait réellement infléchi une évolution des mentalités dans la gauche radicale nord-américaine.

Cet élan féministe était essentiellement animé par des femmes issues des classes moyennes. Mais force est de constater que le féminisme de cette époque est aussi une réponse des travailleuses qui fonde sa logique dans l'évolution du capitalisme. Le féminisme de la fin des années soixante est également une conséquence de la baisse du pouvoir d'achat. Le chômage, dû à l'affaiblissement de l'appareil de production nord-américain, aux investissements à perte de la guerre au Vietnam, à la concurrence économique avec le Japon et avec les pays européens, et enfin, à la désindustrialisation et à la mondialisation, a contraint les Américaines à rentrer dans « la vie active ». La conséquence de cette situation pour les hommes a été le sentiment de se sentir menacés par les revendications des femmes, leur pouvoir étant remis en cause. Les femmes ont réclamé des droits au sein de la famille — et les hommes ont résisté. De ce point de vue, on peut dire que le féminisme s'est alors inscrit dans certains des mécanismes du capitalisme : c'est justement dans cette conjoncture nouvelle que la praxis révolutionnaire et féministe est importante. Cependant, les revendications des femmes sur les lieux de travail et dans les foyers ne constituent pas forcément un féminisme déclaré : le décalage entre la conscience de l'aliénation sous toutes ses formes et la prise de conscience politique persiste.

Les féministes nord-américaines ont alors renoué avec la tradition des luttes des anarchistes et des IWW (Industrial Workers of the World) du début du siècle en Amérique du Nord, pour qui l'égalité entre les sexes était un principe incontournable. Elles ont certainement revendiqué une émancipation et une égalité immédiates, et non pas renvoyées indéfiniment dans un futur idyllique. Une volonté qu'Emma Goldman affirmait déjà en 1906 :

« Pour moi l'anarchisme n'était pas une théorie applicable dans un lointain futur, mais un travail quotidien pour se libérer de ses inhibitions, les nôtres et celles d'autrui, et abolir les barrières qui séparaient artificiellement les gens <sup>23</sup>. »

Il semble que le manque de structures politiques de gauche aux États-Unis ait favorisé l'essor puissant d'une mouvance féministe au début des années soixante-dix. L'anarchaféminisme qui émerge alors aux États-Unis a certes puisé dans la pratique de la nouvelle Gauche nord-américaine des années soixante, mais il n'est toutefois pas possible de considérer la décennie suivante comme une simple époque transitoire de l'après-sixties. Deux enjeux importants ont dominé les luttes des années soixante-dix : les femmes et l'écologie. Dans la seconde moitié des années soixante-dix, une fusion s'est opérée entre le féminisme et le mouvement écologiste, les deux luttes convergeant dans la pensée révolutionnaire. Comme Murray Bookchin l'a justement observé,

« au moment où la nouvelle gauche s'est décomposée en sectes marxistes et où la contre-culture a été transformée en marchandise, l'écologie sociale et le féminisme ont développé l'idéal de liberté plus que dans tous les autres mouvements récents <sup>24</sup>. »

Le grand courant féministe des années soixante-dix s'est accompagné du rejet du machisme qui régnait dans les groupes politiques de gauche et d'avant-garde :

---

23. Emma GOLDMAN, *La tragédie de l'émancipation féminine*, Syros, Paris, 1978, p. 63.

24. Murray BOOKCHIN, *Remaking Society*, Montréal, Black Rose Books, 1989, p. 156.

s'affranchir de toute domination masculine est devenu à la fois un principe et une stratégie d'action pour les groupes féministes.

D'où l'intérêt renouvelé pour les groupes anarchistes : les féministes ont reconnu, comme les anarchistes, qu'il était nécessaire de remettre tous les systèmes en question et de refuser toutes les formes d'oppression. Ces féministes se considéraient elles-mêmes comme des libertaires « naturelles », opposées au système et au fondement patriarcal de la domination. Ainsi, cette prise de conscience féministe, réaction au sexisme qui régnait au sein des groupes militants des années soixante a été double : sociale et politique à la fois. Ce féminisme a profondément bouleversé les militants et leurs pratiques pendant les années soixante-dix — de même qu'il avait marqué la nouvelle Gauche d'une influence durable. Pour l'intégrer dans l'idéologie des mouvances radicales, la conception tout entière du projet révolutionnaire était à revoir et à reconstruire.

La force du féminisme dans les mouvements radicaux est devenue apparente vers 1975, lorsque l'opposition aux centrales nucléaires a pris forme. En 1976, une coalition de groupes, la Clamshell Alliance, s'est créée dans le Massachusetts et le New Hampshire afin de lutter contre la construction d'une centrale sur la côte atlantique à Seabrook (New Hampshire). Cette coalition entreprit une vaste campagne d'action pour la désobéissance civile qui fut suivie par des milliers de personnes, anarchistes pour la plupart, avec occupation du site et sit-in. Ce qui rend ce mouvement remarquable, c'est son mode d'organisation et de fonctionnement, gouverné par l'application de deux principes : toute décision devait être prise après discussion dans des « groupes d'affinités » (brigades unies au plan politique où les individus trouvaient le soutien émotionnel nécessaire pendant les épreuves de la lutte) où chacun s'exprimait, et être « consensuelle ».

Selon les participants de la Clamshell Alliance, ce mode d'organisation était directement inspiré des écrits de Murray Bookchin sur les anarchistes espagnols :

« Avec des objectifs volontaristes en tête, les anarchistes ont tenté de construire un mouvement organique dans lequel les individus se rassembleraient par « affinités », comme les intérêts et les tendances en commun, et non par des liens bureaucratiques ou des abstractions idéologiques. Et tout comme les révolutionnaires se regrouperaient librement ensemble, par affinité, les groupes individuels se fédéreraient volontairement, sans jamais nuire à l'esprit d'initiative ou à la volonté de chacun 25. »

Transposés dans le contexte nord-américain des années soixante-dix-quatre-vingt, ces « groupes d'affinités » ont formé un noyau de solidarité parmi les militant-e-s, voire un soutien affectif quasi familial pour surmonter les épreuves dans l'action et la répression. Ce lien avec la Révolution espagnole et les expériences anarchistes a contribué à l'élaboration d'une idée de changement révolutionnaire dans lequel s'inséraient les interventions ponctuelles du mouvement écologiste. Ainsi, la « révolution préfigurative » illustre la vision d'une société égalitaire dans ses modes d'action et les relations instaurées entre militant-e-s.

Si la lutte de la Clamshell Alliance contre Seabrook n'a pas atteint son objectif — stopper la construction de l'installation nucléaire —, elle a toutefois remporté un succès indéniable comme modèle d'action et d'organisation. Malgré l'affaiblissement du mouvement en raison d'une controverse sur la nécessité ou non de détruire la propriété,

---

25. Murray BOOKCHIN, *The Spanish Anarchists : The Heroic Years 1868-1936*, New York, Harper and Row, 1977, p. 197.

la création de cette vaste coalition de groupes, fonctionnant sur le principe de la démocratie directe et dans le respect des individus, a connu une influence considérable et a permis l'émergence de la mouvance dite « anarchaféministe ».

Au début des années quatre-vingt, les anarchaféministes s'engagèrent dans le mouvement d'Abalone Alliance, contre l'implantation d'une centrale nucléaire sur la côte californienne. Les protestations contre le projet nucléaire du Diablo Canyon avaient commencé au début des années soixante-dix et avaient été initiées par les Mothers For Peace, groupe de femmes contre la guerre du Vietnam de San Luis Obispo (Californie), rejointes par des étudiant-e-s anarchistes de l'Université de Stanford. Le Clamshell Alliance, a servi de modèle à l'Abalone Alliance et l'expérience a poussé plus loin la recherche pour de nouvelles tactiques et stratégies de lutte. Comme à Clamshell, quelques conflits générèrent des tensions entre militants, certains se battant uniquement pour faire barrage à l'implantation du site nucléaire, d'autres souhaitant élargir la lutte à une stratégie antinucléaire nationale, d'autres enfin visant le long terme pour former un mouvement susceptible de jouer un rôle global sur l'environnement, la décentralisation, dans la perspective d'une société égalitaire. Les actions se multiplièrent, notamment des occupations qui se soldèrent par près de 2 000 arrestations en 1981. Mais, contrairement à la lutte de Clamshell, la fin du mouvement ne fut ni amère, ni stérile. Celle-ci laissait en place des réseaux et surtout une expérience génératrice d'idées pour les luttes à venir ; notamment la transformation des relations entre militants et militantes.

L'expérience de l'Abalone Alliance a été le creuset d'une action directe qui a engendré un mouvement original où la perspective utopique d'une société démocratique radicale était liée à l'égalité des droits de tous et toutes, d'où l'importance des changements culturels à envisager dans le cadre d'une société égalitaire.

La spécificité d'Abalone Alliance a été d'être menée, en grande partie, par des féministes libertaires qui s'étaient jointes à l'action pendant l'occupation de Diablo Canyon et s'étaient donné le nom d'« anarchaféministes ». Dans le mouvement d'Abalone Alliance, comme le précise Barbara Epstein :

« Les anarchaféministes ont insisté sur le fait qu'une politique anarchiste ou révolutionnaire égalitaire doit être féministe, ce qui signifie que la politique doit dépasser la division entre public et privé en appliquant ses principes dans la vie quotidienne. Ces principes incluent forcément la non violence, le respect des êtres humains et de l'environnement naturel, et le rejet du machisme qui avait sapé le mouvement antiguerre et empoisonné l'Alliance Clamshell 26. »

Il s'agissait alors de trouver un équilibre dans la lutte, c'est-à-dire de réconcilier l'action avec une vision à long terme : créer de nouvelles formes de communautés qui devaient préfigurer la société future. La « politique préfigurative » devait être une application sur le terrain des théories égalitaires afin de créer les conditions d'une nouvelle société dans un environnement sauvegardé. Les anarchaféministes ont envisagé d'autres formes de lutte, d'autres rapports à l'action directe, d'autres stratégies vis-à-vis par exemple d'une technique asservie au capitalisme, utilisée pour ou contre le progrès humain selon les exigences du marché. Le slogan, omniprésent à cette époque, « *the personal is political* » (« le privé est politique ») sera érigé en praxis révolutionnaire pour contourner l'individualisme qui régnait alors. L'anarchaféminisme a été conçu non

---

26. Barbara EPSTEIN, *Political Protest and Cultural Revolution : Nonviolent Direct Action the 1970s and 1980s*, Berkeley, University of California Press, 1991. p. 95.

comme un rejet de l'homme, mais comme un élément primordial de l'action et de la finalité révolutionnaires : pas question pour les anarchaféministes de séparatisme, mais plutôt de choisir des espaces liberté et de rester vigilantes par rapport à l'influence d'un système et d'une propagande essayant sexisme et racisme.

Fait remarquable, l'influence du féminisme sur les mouvements radicaux ne faiblira en rien durant les années reaganiennes et même après — époque réactionnaire et de régression par excellence. Si les actions ont été moins médiatisées que dans les années soixante, la réflexion et les débats ont permis de consolider l'organisation et les stratégies d'action. Faut-il conclure que la contribution féministe à la création de mouvements libertaires, à la dimension égalitaire incontournable, a permis de garder la cohérence qui fait défaut ailleurs, en France par exemple ? En tous cas, l'anarchaféminisme nord-américain, comme le mouvement des Mujeres libres dans l'Espagne révolutionnaire, a tout pour inspirer de nouveaux modèles d'action sociale et politique.

### *Le courant anarchaféministe en France*

En France, le mouvement féministe a connu son apogée dans la seconde moitié des années soixante-dix, mais la récupération par le parti socialiste des mouvements féministe, écologiste et antiraciste<sup>27</sup> a démobilisé une grande partie des militantes féministes. Depuis, les liens entre l'anarchisme, le féminisme et l'écologie radicale n'ont guère été actifs. L'engagement des femmes dans le champ politique, construit par et pour des hommes, a rapidement été récupéré ou écarté.

Le début des années quatre-vingt-dix a vu la formation de groupes spontanés de femmes autour de luttes ponctuelles comme le mouvement contre la guerre du Golfe en janvier 1991 : un engagement hors des groupes féministes historiques qui engendra une réflexion sur le rôle des femmes dans les mouvements de protestation. La mobilisation contre la guerre du Golfe a été en effet un bel exemple de résistance face à l'essence même du patriarcat guerrier représenté par le SIRPA<sup>28</sup> et tout le complexe militaro-industriel. L'occupation audiovisuelle et médiatique par les militaires était quotidienne. La présence d'experts militaires avait littéralement envahi l'espace public et privé, sans parler des pressions et des censures. Le domaine du guerrier était omniprésent, ne s'embarrassant plus des hypocrisies habituelles vis-à-vis de la moitié féminine de la population. Ce déchaînement virtuel et barbare, provoqua une réaction des femmes face à l'usurpation d'un espace à nouveau volé. Les anarchistes, et notamment les femmes anarchistes, animèrent une contre-information diffusée sur les ondes de Radio libertaire. Ce mouvement renforça les réseaux de soutien et d'information, en France mais aussi à l'étranger, et renoua des liens internationaux entre féministes.

Cette part importante de la mobilisation des femmes dans le mouvement contre la guerre du Golfe aura des conséquences sur la réflexion des militantes féministes et

---

27. Avec le consentement empressé de certains des membres les plus en vue de ces groupes pour qui cette « récupération » signifiait l'accès au pouvoir, à la notoriété, la possibilité d'obtenir des postes ou de trouver un financement pour leurs associations.

28. SIRPA : Service d'information et des relations publiques des Armées disposant de 250 personnes chargées de la « pénétration au sein du système français de d'information ». Voir Andrée MICHEL, « Le complexe militaro-industriel, la guerre du Golfe et la démocratie en France », *L'Homme et la Société*, n° 99-100, 1991/1-2 : « Femmes et Sociétés ».

anarchistes, comme, par la suite, leur investissement dans les réseaux de soutien aux femmes victimes de la guerre en ex-Yougoslavie.

Malgré leur participation militante active, les femmes ne représentent qu'un taux de 22 % dans la Fédération anarchiste 29. On peut se demander si, étant sous-représentées 30, leurs propositions rencontrent quelque écho : c'est sur ce genre de question (entre autres, l'analyse du sexisme et de ses méfaits) qu'un groupe de femmes anarchistes s'est penché pour faire un constat sur « l'influence du féminisme sur le mouvement anarchiste 31 » et organiser la Rencontre internationale anarcho-féministe 32 du 2 mai 1992. Selon les organisatrices, si les femmes ne sont pas les seules exploitées dans une société inégalitaire et patriarcale, elles le sont en premier lieu. C'est pourquoi il apparaissait urgent de revenir à une analyse de la domination et du rapport sexué.

« Il nous semble essentiel de rendre visible notre position entrant dans les problèmes sociaux, avec notre différence de genre, au-delà d'un discours seulement émancipateur et égalitaire qui porte un discours plus fort de liberté et d'égalité dans la différence sans hiérarchie recherchant une identité féminine horizontale et antiautoritaire. »

D'où la nécessité de modifier le langage et le discours pour que les femmes s'expriment en tant que sujets dans leur diversité et non en objets. Il s'agissait de se réapproprier la parole, de « renverser la signification de l'« universel » masculin, démarrer par ce qui est marginal et qui s'éloigne de tout contrôle de pouvoir, ajoutant des mots adaptés aux nouveaux sens, sans hiérarchie et prenant l'initiative féminine dans le discours. [...] L'effort a été d'exprimer et de créer une pensée de femmes cherchant à se soustraire à l'esprit conformiste du pacifisme — femmes pacifistes car donneuses de vie au lieu de mort ; toujours passives au lieu d'agressives 33. » Créer et élargir,

29. Cf. Thierry CAIRE, « Sociologie de l'engagement politique : l'engagement militant dans la Fédération anarchiste en 1995 des militants de la Fédération anarchiste », Mémoire de Maîtrise, 1996, Paris VIII. Cf. aussi, du même auteur, l'article « Militants à la Fédération anarchiste », dans le présent numéro.

30. Au sein d'un groupe que l'on peut considérer lui-même comme marginal : mais les idées nouvelles en matière de société ne sont-elles pas nées plus fréquemment au sein de petits groupes qu'au sein des mastodontes politiques que sont les grands partis ? À la notion de représentativité, nous préférons ici celle d'exemplarité.

31. *Actes de la rencontre internationale anarcho-féministe*, 2 mai 1992, Commission Femmes de la Fédération anarchiste.

32. La Commission Femmes de la Fédération anarchiste a été créée en 1978. Son action a notamment débouché sur le lancement d'une campagne, en 1990-1991, pour la liberté et la gratuité de l'avortement et de la contraception : « *On vous l'a déjà dit... on veut choisir* ». Cette campagne d'information par affiches, articles et rencontres a également inclu la participation à la Coordination des associations pour le droit à l'avortement et à la contraception (CADAC) qui initiera l'impressionnante manifestation du 25 novembre 1995, ouvrant ainsi le mouvement social de novembre-décembre 1995. Le succès de cette manifestation entraînera la création d'un Collectif national pour les droits des femmes qui débouchera sur l'organisation des Assises nationales pour le droit des femmes. 2 000 femmes ont ainsi été réunies les 15 et 16 mars 1997, avec la participation de 156 associations et organisations syndicales et politiques.

33. Mariella BERNARDINI, « Italie : État des lieux », in *Actes de la rencontre internationale anarcho-féministe*, 2 mai 1992, Commission Femmes de la Fédération anarchiste.

comme le préconisaient les autonomes, un contre-pouvoir contre toutes les oppressions masculines était nécessairement « l'objectif des femmes dans la situation actuelle 34 ».

« Le mouvement féministe ne se définit pas, loin de là, simplement comme la demande de droits égaux pour les femmes, la lutte contre les discriminations sexistes ou la défense de la liberté de conception, ni même la demande du droit de vote. Il s'attaque à un des fondements de l'ordre social : le patriarcat. Et les militantes féministes, notamment les anarchistes, nous l'ont appris, ce dernier constitue la matrice d'où sont issues la plupart des oppressions. C'est pourquoi le statut de la femme est si important au maintien de l'ordre 35. »

La lutte contre la domination masculine et capitaliste est le thème récurrent de l'émission féministe de Nelly Trumel sur Radio libertaire. Une émission créée en 1986, cinquante ans après *Mujeres Libres*, dont elle s'inspire et reprend le nom, « Femmes libres ». Espace de lutte et de revendications, l'émission « Femmes libres » a toujours tenté de mettre en commun les expériences des femmes et de fonctionner sur l'idée de réseau. L'émission, « construite sur ce qui rassemble », sera durant des années le seul espace féministe sur les ondes pour « être à l'écoute et donner la parole aux femmes », dans le respect de la différence et pour fédérer les différents types de féminisme. Cette volonté vaudra à l'émission, à travers son animatrice, sa reconnaissance par le mouvement féministe, le mouvement libertaire et syndical, avec la CNT 36. Le « dénominateur commun » à toutes les femmes invitées dans l'émission, c'est « la revendication de leur dignité. Elles veulent être reconnues comme individus à part entière, et revendiquent le droit à l'expression 37. » Encore une fois, la réappropriation du langage est revendiquée comme une priorité de l'émancipation et du respect des droits de toutes.

Qu'il s'agisse de la manifestation du 25 novembre 1995 pour la défense des droits des femmes (« En avant toutes et tous ensemble pour les droits des femmes ») ou de la manifestation anti-pape en septembre 1996, les anarchaféministes sont, sinon à l'initiative, du moins très actives dans ce type de mouvements. La remise en question du système de domination du système n'est toutefois pas aisée et suscite parfois de vives réactions antiféministes, que l'on peut qualifier d'antilibertaires, au sein même de la Fédération anarchiste. Cela soulève le problème, récurrent, de l'acceptation des femmes dans la lutte politique. Dans les luttes ponctuelles, elles sont les bienvenues, généralement à l'intendance. Mais sur le devant de la scène et pour des revendications spécifiques... c'est à voir. Ou bien elles doivent se plier à certains rites : discours calqués sur celui des hommes, attitudes de rapports de force obligés, abandon du « bon sens » au vestiaire.

34. « Femmes et révolution », in *Actes de la rencontre internationale anarcho-féministe*, 2 mai 1992, Commission Femmes de la Fédération anarchiste.

35. « Les femmes contre tous les pouvoirs », in *ibidem*.

36. « Femmes libres » a fêté ses onze ans le 1er mars 1997 au cinéma La Clé, et a rassemblé des féministes et des libertaires, femmes et hommes. Ce qui remet en mémoire la phrase qui clôture les Actes de la rencontre internationale anarcho-féministe du 2 mai 1992 : « *Male brains are like potatoes. If you wait long enough, something may come out of them.* » (« Le cerveau des hommes, c'est comme les pommes de terre. Si on attend assez longtemps, il en germera quelque chose. »)

37. Nelly TRUMEL, « Femmes libres » sur Radio libertaire.



La proportion de participation des femmes dans les congrès anarchistes, notamment pour la prise de parole, est-elle à hauteur de leur taux de représentation ? Les anarchaféministes sont-elles suivies dans leur demande de « non-hiérarchisation des revendications » ? La « minorité agissante » des militantes est-elle sous l'influence des modèles politiques ? La surprise de certains militants, lorsque les anarchaféministes ont présidé les débats lors du 48<sup>e</sup> congrès de la Fédération anarchiste en 1991, est éloquent dans ce cadre de réflexion. S'opposer au sexisme est une réflexion à mener dans les « groupes d'affinités », d'où l'importance pour les libertaires et les anarchaféministes de s'impliquer dans des projets communs concernant les droits égalitaires dans les rapports sociaux, familiaux, etc., afin que « le mouvement libertaire intègre les projets des alternatives en actes, telles que le féminisme »<sup>38</sup>. La démarche anarchaféministe — des Mujeres libres, des anarchaféministes nord-américaines ou européennes — est d'appliquer au présent les principes libertaires, mais la tâche s'avère ardue dans un pays où la célébration des différences entre les sexes nuit, consciemment ou non, au débat sur la construction du « genre ».

En France, où les anciennes structures de la gauche organisée demeurent intactes (à l'inverse des États-Unis), les féministes comme les anarchaféministes luttent encore sur les questions les plus élémentaires : les hommes sont-ils capables de remettre en question la domination masculine ? Les anarchaféministes françaises peuvent à bon droit s'interroger lorsqu'elles observent que les femmes assument seules, dans leur très grande majorité, la responsabilité de la contraception. Entre les deux guerres mondiales, le mouvement libertaire avait pourtant milité pour la limitation des naissances et la camaraderie amoureuse, et revendiqué ce choix pour les deux sexes :

« Nous réclamons la maternité libre ; nous réclamons le néo-malthusianisme ; nous voulons pour l'homme comme pour la femme, la libre disposition de sa chair et de son corps. Nous n'appartenons pas servilement à la société, à la patrie ou à l'Église »<sup>39</sup>.

La revendication libertaire du libre choix envisageait aussi la contraception masculine, c'est-à-dire la stérilisation volontaire : la vasectomie. Apparue vers 1935, cette nouvelle technique était demandée par les « Espagnols et les Italiens ; très peu de Français »<sup>40</sup> qui assimilaient la stérilisation à la castration. La technique, interdite à l'époque, le resta jusque dans les années quatre-vingt, et ne souleva jamais de débat généralisé sur la contraception masculine dans le mouvement libertaire. Est-ce une régression par rapport aux années trente ? Un refus de la remise en cause des bases encore patriarcales de la société ? Cela nous ramène au rôle de l'anarchaféminisme dans le mouvement libertaire ; un rôle moteur pour la contestation des rôles sociaux, la réflexion sur le pouvoir et le refus des rapports de domination. La participation des anarchaféministes est, selon celles-ci, essentielle pour l'analyse et le combat du pouvoir, pour la volonté de construire une société égalitaire et pour l'application immédiate des théories libertaires dans les relations. Une participation qui semble en effet d'autant plus importante si l'on considère l'origine controversée de la journée des femmes et la

---

38. Muriel ROBLIN pour la Commission Femmes de la Fédération anarchiste, *Actes de la rencontre internationale anarcho-féministe*, 2 mai 1992.

39. André LOUROT, *L'Église et l'amour*, l'Idée libre, 1929, Herblay, in Claire AUZIAS, *Mémoires libertaires. Lyon 1919-1939*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 254.

40. Claire AUZIAS, *op. cit.*, p. 252.



volonté de récupération des revendications spécifiques des femmes par les groupes politiques <sup>41</sup>.

Pour les anarchaféministes en France, en Espagne et aux États-Unis, la remise en question de la domination masculine est la clé de voûte de la lutte contre la domination et l'oppression. Pour elles, la construction d'une société égalitaire pour tous et toutes passe par la lutte contre la domination sexuelle, chez les militants libertaires comme chez tous les révolutionnaires. La lutte des anarchaféministes s'annonce cependant difficile : en France, l'attitude de l'un des grands artistes anarchistes, Léo Ferré, est en ce sens emblématique, Léo Ferré qui chantait dans les années soixante-dix :

« Ton style c'est ton cul c'est ton cul c'est ton cul  
Ton style c'est ma loi quand tu t'y plies salope <sup>42</sup> ! »

---

41. Voir à ce sujet Liliane KANDEL et Françoise PICQ, « Le mythe des origines, à propos de la journée des femmes », *La revue d'en face*, n° 12, automne 1982.

42. Léo FERRÉ, *Amour anarchie*, 1970-1973, CD Barclay.